

Ange Leonardi

**L'absurde aventure
d'Edgar Glouton**

Collection
~La Datcha~



La Mêsonetta

L'absurde aventure d'Edgar Glouton

Ange Leonardi

Collection ~ La Datcha ~

Les Éditions de La Mésionetta

Roman français du XXI^e siècle

Dépôt légal version POD : décembre 2023

ISBN 978-2-491625-58-0

1er dépôt légal version Epub : décembre 2023

ISBN 978-2-491625-48-1

© 2023 – Tous droits réservés pour tous pays aux Éditions de La Mésionetta

"Abruti"

Illustratrice, Dominique Dugasse



Le hasard du calendrier, ou plus sûrement l'ironie du sort, avait voulu que la mise en œuvre de son projet tombe le jour d'une énième sanction scolaire. Edgar avait planifié son aventure de longue date. Sa présence au collège devenait de toute façon problématique, cela pour tout le monde et en particulier pour la principale de ce collège, Hélène Bitry. Hélène Bitry, qui préférait qu'on l'appelle Madame Bitry, avait eu une journée difficile. Depuis qu'elle était principale de cet établissement de la ville d'Istres, jamais personne n'avait contesté son autorité. Personne à part Edgar Glouton, un gamin désagréable et mesquin qu'elle tenait, un peu irrationnellement, pour responsable de tout ce qui n'allait pas dans son école. Et en plus, on était vendredi. Plus que tout, elle haïssait les vendredis. Elle voyait d'avance le spectacle de son mari, qu'elle considérait comme un véritable imbécile, s'agiter devant le match du soir. Après des semaines à essayer d'obtenir un rendez-vous avec les parents de ce monstre, son assistante boutonneuse avait finalement fait mouche. Lesdits parents s'étaient présentés aujourd'hui à son bureau, précédés des épais cheveux d'un noir de jais d'Edgar.

Jean-Michel Glouton, le père donc, avait passé la réunion le front plissé et perlé de sueur, en raison d'un intense effort de concentration bien trop inhabituel. Si cela pouvait donner l'impression qu'il était fasciné par la plainte de la principale, il n'en était rien, ce dernier refaisant tout simplement mentalement ses comptes. Il avait pour projet d'ouvrir une nouvelle boucherie dans une ville voisine, à Salon de Provence. Ce n'était pas une décision à prendre à la légère. Il fallait être certain de pouvoir alimenter l'expansion de son empire carnivore sans mettre en péril ses finances. Cela impliquait notamment de recruter, et de payer, de nouveaux employés, ce qu'il assimilait au biberonnage de nouveaux empotés. Sa dernière idée lumineuse était de faire entrer son fils dans l'entreprise Glouton et fils, qui n'avait jusque-là connu qu'un père. Le fils en question, qui fêterait demain son dix-huitième anniversaire en même temps que son troisième redoublement, avait l'âge d'entamer un apprentissage et aucune autre perspective, du moins en apparence.

Le projet était ambitieux mais il y avait un os ; un os très sérieux même : le fils de *Glouton et fils* refusait catégoriquement de participer à une entreprise qu'il qualifiait de "cannibale". Nathalie Glouton, la mère d'Edgar, était quant à elle une insulte à la mode, éblouissante au sens propre du terme. Elle semblait s'être donné le défi personnel de repousser les frontières du mauvais goût un peu plus chaque jour, objectif qu'elle remplissait à la perfection avec une remarquable constance. Dénuée de toute personnalité mais bien servie en sens critique, elle estimait toujours qu'il manquait quelque chose quelque part à quelqu'un.

À la mention du renvoi, Madame Glouton émit un sec "Surtout pas !" et pria la principale de trouver une sanction qui n'impliquait pas une exclusion de son fils. Il ne fallait pas pour autant y voir une manifestation de son instinct maternel mais plutôt de son instinct de survie. La famille Glouton était composée de gens détestables et aucun de ses membres ne s'entendait ; un renvoi aurait assurément risqué de mettre le feu aux poudres. Madame Bitry, complètement décontenancée par cette drôle de famille, proposa de faire participer Edgar à des travaux d'intérêt général au sein du collège. L'idée fut acceptée de tous. Edgar commencerait dès demain à ratisser les feuilles de la cour en compagnie du personnel d'entretien. Du moins, c'est ce qu'il aurait probablement fait s'il n'avait pas prévu de partir à l'aventure précisément ce jour-là.

La nuit qui suivit cette réunion, les vibrations de son portable réveillèrent Edgar, comme prévu, à une heure du matin. Il avait enfin dix-huit ans, l'âge légal et, selon lui, le droit de se promener un peu avant de se trouver un coin confortable où vivre de lecture. Son plan minutieux lui laissait trente minutes pour rassembler quelques affaires et piquer les clés de voiture de son père. Après avoir enfoui quelques vêtements et ses livres préférés au fond de son sac de randonnée, il reporta son attention sur sa tirelire. Le cochon blanc qu'il alimentait régulièrement contenait maintenant plus de mille euros en pièces de monnaie et petites coupures. Edgar mit toute sa force dans le bras de fer qu'il livra avec ce porc factice pour libérer son dû. On aurait dit que le cochon avait découvert le pouvoir de l'argent et s'était transformé

en capitaliste dodu. En se glissant dans le couloir, Edgar entendit les ronflements puissants de son père. Il percevait aussi les pets de Mistinguette, le bulldog de sa mère, en provenance de l'étage supérieur. Ses parents faisaient chambre à part depuis quelques semaines. Plus précisément depuis le jour où Monsieur Glouton avait fait remarquer à sa femme qu'un foulard jaune faisait ton sur ton avec ce qu'il avait appelé "des chicots moyenâgeux de fumeuse". La remarque avait été peu appréciée, la mère d'Edgar rétorquant que s'il mettait la main sur son cou de poulet, il pourrait lui dire qu'il n'était pas près de sortir prendre l'air et, qu'en plus, personne ne fumait au Moyen Âge.

Edgar se fit la réflexion qu'il était si différent de ses parents qu'il avait dû y avoir une erreur quelque part. Peut-être la cigogne qui l'avait déposé avait-elle un sérieux coup dans le bec. Ou alors, elle était pressée de rentrer pour vérifier que madame cigogne ne recevait pas d'invité malvenu. Edgar ricana dans son duvet en se disant qu'il devait probablement son infortune à un excès de virilité aviaire.

Il éclaira le pot à clefs de son téléphone portable et repéra rapidement celles de la grosse Mercedes, qu'il considérait féroce comme le choix classique du tocard sur qui la réussite tombe comme la fiente d'un pigeon sur un promeneur. En passant devant un grand tableau, il sentit un souvenir vieux de plusieurs années lui picoter la joue gauche. Ce portrait à l'huile réalisé dix ans en arrière et acheté à un prix absurde représentait son grand-père, un homme à l'épaisse moustache poivre et sel et au regard sévère forcé. Le vernissage avait été une grande occasion et tous les membres de la famille s'étaient réunis pour s'extasier devant le résultat. Edgar était resté silencieux autant que possible avant de demander à son grand-père pourquoi le peintre avait choisi le moment où il était aux commodités pour le peindre ; ce qui explique les picotements.

Sans émotion particulière, il ouvrit doucement la porte de la cuisine qui donnait sur le jardin. Il déposa, avant de sortir, une lettre à côté de la cafetière sur laquelle était écrit "Chers géniteurs" et se faufila à l'extérieur.

On était en septembre, la température restait encore chaude et plaisante. Un vent tiède faisait bruissier les feuilles des arbres du jardin. La scène était plutôt agréable et

on aurait été tenté de s'allonger dans l'herbe pour penser à son existence, ou tout simplement pour profiter de l'instant. Généralement hermétique à ce genre de sentiments, Edgar piétina les géraniums de sa mère pour escalader le muret en direction de la rue. L'épaisse haie de protection que son père avait fait pousser, comme si son existence pouvait intéresser qui que ce soit, comportait en effet quelques trous. Edgar jaillit de l'un d'eux et déverrouilla la porte de la berline noir mat, couleur en partie responsable du mépris d'Edgar pour le véhicule. Il s'installa sur le siège conducteur et déposa ses maigres possessions à l'arrière. Il mit le contact et chercha une station de radio convenable. Au vu de ses bulletins scolaires, les goûts musicaux d'Edgar avaient de quoi surprendre.

Il arrêta en effet de zapper lorsqu'il tomba sur du classique, la voix suave du présentateur annonçant une heure de musique. Edgar se demanda si le timbre de sa voix était en adéquation avec son physique. La nature est parfois asymétrique et il arrive que des voix graves et sensuelles se retrouvent enfermées dans des corps de quarantenaires chauves et adipeux. La frénésie de la Sarabande, qui passait à ce moment-là, le surprit complètement, il démarra en trombe et cala. Ce faux départ semblait beaucoup amuser l'affreux chien de la voisine qui le fixait, l'œil brillant d'ironie. Furieux, Edgar descendit du véhicule pour aller filer un coup de pied au vilain caniche, celui-ci s'en fut ventre à terre sans demander son reste.

Edgar prit la route pour de bon et s'engagea dans l'allée les phares éteints. Le plan était simple, rouler jusqu'à un campement de gens du voyage situé à une vingtaine de kilomètres de chez lui pour refourguer la bagnole à l'oncle de Tony, un de ses camarades de classe. Assez étrangement, l'oncle en question s'appelait lui aussi Tony. Après quoi, l'argent lui permettrait de trouver un endroit calme en pleine nature où acquérir un cabanon afin de vivre de lecture et de pêche, et donc de poissons. L'argent qu'il tirerait de la berline de son père permettrait à Edgar de voir venir pendant un moment. Ensuite, il aviserait. Son pauvre paternel n'aurait qu'à trouver un autre fils à mettre sur l'enseigne derrière Glouton.

Il avait à peine parcouru deux cents mètres qu'il pila comme si un gouffre s'était ouvert devant lui. « Putain de merde, j'ai oublié Abruti ! » jura-t-il en cognant le volant. Il fit précipitamment demi-tour et ne remarqua même pas qu'il avait failli écrabouiller un vagabond qui l'insulta copieusement tout en lui lançant une canette de bière bon marché.

De peur d'être repéré, il coupa de nouveau les phares et vira sur sa gauche sans mettre le clignotant. Il se laissa glisser au point mort jusqu'au portail de ses parents et entreprit de faire un créneau parfait au cas où un voisin indiscret, ou un pervers nocturne quelconque, serait en train d'épier la rue. Il se glissa hors de la voiture, appuya la portière sans la fermer et fit le chemin inverse pour se retrouver à nouveau dans la cuisine.

Il pénétra le plus silencieusement possible dans le salon, contourna la table ronde et branlante en céramique, et se trouva face à l'objet de cette opération d'exfiltration. Abruti le dévisageait avec des yeux ronds de cocaïnomane depuis le fond de son vivarium. C'est précisément à cause de ce regard de marginal que son père avait baptisé ce pauvre caméléon ainsi. Edgar tendit le bras, le reptile grimpa sur la manche de son sweat-shirt pour se réfugier dans sa capuche.

L'opération se présentait plutôt bien. Pas de bruits suspects, les pets de Mistinguette rythmaient toujours paisiblement la nuit. Edgar agrippa un sachet de mouches séchées pour le caméléon et mit les voiles.

Il était en sueur en arrivant à la voiture. Il déposa son compagnon d'évasion dans la boîte à gants ouverte et lui donna quelques insectes séchés. Bien que recommandées par le propriétaire de l'animalerie de la ville, ces mouches ne plaisaient pas vraiment à Abruti ; ce dernier avait en effet d'autres vices. Au moment où il se dit qu'il allait enfin pouvoir se tirer de chez lui, Edgar recula et emboutit la Mercedes. Il avait oublié de désactiver la marche arrière, il en aurait pleuré. Complètement paniqué, il sortit en toute hâte en agrippant son sac à dos et en fourrant Abruti dans sa capuche. Le caméléon commençait sérieusement à s'agacer de ces changements de programme et semblait étonnamment nerveux pour un reptile. Edgar décida de continuer à pied afin de ne pas attirer les regards au volant d'une épave.

Par chance, le bruit n'avait attiré l'attention de personne à part celle du caniche belliqueux de la vieille voisine. Son fessier le lançant encore, il préféra s'abstenir d'aboyer et baissa le museau vers l'asphalte, l'air de rien. « T'as fait le bon choix », lui lança méchamment Edgar en s'éloignant.

En passant devant les maisons de ses voisins, il se rappela la joie qu'avaient éprouvée ses parents en emménageant dans le quartier, quelques années plus tôt. Son père y voyait la suite logique de son irrésistible ascension. Sa mère était psychologiquement radieuse, même si elle trouvait que les façades manquaient de couleur. Edgar, quant à lui, avait eu l'impression d'être précipité corps, biens et reptile dans un échantillon de gros cons obnubilés par la réussite sociale.

L'excitation du jeune aventurier était à son comble. Son budget venait d'être réduit à néant et il n'avait pas assez de mouches pour Abruti, mais peu importait.

En débouchant sur la rue, son oreille fut attirée par un léger sifflement ; le projectile du vagabond n'avait pas explosé et restait à peu près consommable. Edgar acheva d'ouvrir la canette et s'envoya une belle rasade de bière tiède. Après avoir allumé une cigarette, il se dit qu'il venait de gagner un euro, sans tenir compte des quarante mille qu'il avait emboutis contre le muret quelques minutes auparavant ; le jeune homme était en effet doté d'une perception de la réalité résolument subjective.

Sans véhicule, la route jusqu'à Marseille serait forcément plus longue que prévu. Edgar décida de marcher jusqu'à la gare routière, située près du collège. Après une heure de marche, il aperçut un bar encore éclairé, ce qui était plutôt bizarre à cette heure avancée de la nuit. Il s'arrêta devant l'établissement poussiéreux au-dessus duquel clignotait un néon indiquant Le Négoce. Le bouge était quasiment vide à l'exception du patron et de deux clients.

L'un des deux, celui qui ne dormait pas, dévisagea Edgar et ne put s'empêcher de l'ouvrir :

- T'es qu'un gosse !
- Ouais, et toi t'es un poivrot, rétorqua Edgar.
- N'importe quoi, espèce de...

— Bien sûr que si, et ton pote est ivre mort. On dirait un tandem de clodos, mais c'est pas mes histoires. Je veux un pastis.

Le patron, complètement subjugué par le cran de ce gamin, se montra fort aimable. « Oh ferme-là Didier, tu vois bien que c'est un bon gamin. Assieds-toi petit ! ». Edgar s'installa au comptoir à deux tabourets de distance des autres clients. Le patron lui apporta un verre de pastis et une carafe d'eau en lui expliquant que le bar était ouvert pour inventaire. Edgar attendit qu'il revienne avec des cacahuètes pour lui demander qui faisait l'inventaire. Avec un haussement d'épaules, le patron lui répondit qu'il n'avait aucun employé pour ça. Comme l'inventaire n'était jamais fait, il renouvelait le processus une fois par mois, pour le plus grand bonheur des suce-glaçons locaux. De toute façon, l'alcool ne périmait pas.

Tout en assurant au patron que son idée était ingénieuse, Edgar versa un peu de pastis dans les cacahuètes et sortit Abruti de sa capuche. Ce dernier se mit à les gober une par une. Le poivrot numéro un hurla et réveilla son compère qui se mit à crier à son tour « Un dragon ! » et tomba à la renverse.

Le barman et le poivrot numéro un reprirent leurs esprits et se montrèrent fascinés par ce drôle de duo. Le poivrot numéro deux s'était endormi à même le sol et rêvait de reptiles ailés. Un peu sur ses gardes, le poivrot numéro un s'adressa à Edgar d'un ton à demi conscient.

— Le bar te plaît petit ?

— Pas vraiment, mais à cette heure-là je vais pas faire le difficile. T'as une clope ?

— Bien sûr, fit le poivrot numéro un en lui tendant une cigarette. Où tu vas avec ce gros sac ?

— À Marseille, je dois y être ce soir avant le coucher de soleil, mon caméléon n'a jamais vu la mer.

— Qu'est-ce que ça peut lui foutre ? C'est qu'un lézard.

— Premièrement c'est pas un lézard, mais un caméléon. Deuxièmement, il est très largement moins con que toi.

Le patron éclata de rire et resservit les deux buveurs, en prenant bien soin de ne pas s'oublier. Edgar expliqua ensuite qu'il comptait gagner la campagne pour s'y établir et vivre une vie d'ermite. Son auditoire parut moins circonspect quand il leur assura qu'un ermite pouvait picoler, c'était même conseillé pour l'inspiration. Le poivrot numéro un envisagea un instant de suivre la même orientation avant qu'Edgar ne lui fasse remarquer qu'il avait probablement la spiritualité d'un joint de culasse. Trop bourré pour se vexer, et pas bien sûr du sens du mot spiritualité, celui-ci étouffa un rejet et passa la bravade.

Au bout de deux heures et de plusieurs tournées, Edgar se dit qu'il était temps de plier boutique pour monter dans un bus pas trop bondé. Il se leva, secoua doucement Abruti qui avait roulé sur le côté et émettait une respiration sonore, et annonça à l'assistance qu'il faisait un saut aux commodités : « Je vais faire pleurer mon guignol ». À son retour, le patron lui factura un verre sur trois et lui dit qu'il était ici chez lui. Edgar fut saisi d'angoisse à cette idée mais se dit que le bougre voulait certainement être aimable, il émit un long rot et inclina légèrement la tête en guise de remerciement.

Selon Edgar, tout penseur qui se respecte doit être bourré le plus tôt possible. Il considérait que c'était le minimum pour supporter la cohabitation avec autant d'idiots. Tout au long de son existence, il avait eu un mal fou à trouver un interlocuteur à son niveau ; en particulier parmi son entourage le plus proche. Le fossé avec son père, s'il fallait retenir un exemple, s'était véritablement creusé il y a quelques années, un jour de juillet, en pleine canicule.

Pendant l'un de ses rares jours de congés, Monsieur Glouton s'était dit qu'il fallait qu'il se rapproche de son fils. Pour la continuité de l'empire plus que par sincère amour paternel. Il avait interpellé Edgar qui, encore en pyjama à midi, était vautré sur le canapé, la tête plongée dans un fichu bouquin, et se grattait à un endroit inconvenant.

— Ça va, fils ?

— Bof.

— Qu'est-ce que tu lis ?

— Un bouquin.

— Un bouquin sur ? Son père perdait patience et commençait à regretter d'avoir engagé la conversation.

— Thoreau. Ça te parle ? l'interrogea Edgar avec un sourire narquois.

— Oui bien sûr, mais ce n'est pas ce que je préfère. Se frottant langoureusement la panse, à la manière d'un touriste repus à l'Oktoberfest, il reprit : je connais un vrai passionné, si tu veux je peux te le présenter.

— Ah ouais ! Quand ?

Edgar avait été si surpris par la culture insoupçonnée de son père, et surtout par le fait qu'il puisse connaître un amateur de philosophie, qu'il arrêta instantanément de se triturer les parties pour accepter son invitation. La plupart des amis de son paternel savaient à peine lire et parlaient comme des ouvriers du bâtiment à la pause déjeuner du vendredi. La mère d'Edgar était restée à la maison, arguant que cette expédition manquait de préparation.

« J'ai si faim que je boufferais même la nourriture de ces imbéciles de végétariens », vociféra son père en conduisant. Il éclata de son rire gras devant ce qu'il pensait être un trait d'esprit particulièrement fin avant de manquer de s'étrangler avec un glaviot. Le trajet avait été entrecoupé d'une pause repas qui avait des airs de clip associatif contre les mauvaises habitudes alimentaires. Ils s'étaient arrêtés dans un steakhouse, ce qui représentait pour Jean-Michel Glouton le must de ce que la restauration avait à offrir.

Après cette pause de deux heures, monsieur Glouton était fort logiquement aux prises avec ses intestins, eux-mêmes victimes d'une digestion apocalyptique, et manqua s'endormir trois fois lors du premier kilomètre parcouru. Ils roulèrent une heure de plus pour finalement s'engager sur un chemin poussiéreux et s'arrêter devant une petite ferme mal entretenue. Le klaxon de la Mercedes beugla pour annoncer les visiteurs et un plouc en salopette en jean jaillit de la bicoque. Edgar n'eut besoin que de cinq minutes pour réaliser l'ampleur du malentendu. Le plouc en salopette bleue était en réalité un éleveur de bétail qui s'était récemment lancé le défi d'étendre son

activité à des bestioles un peu plus huppées. Il avait ainsi récemment fait l'acquisition d'un taureau à l'aspect douteux.

Le taureau en question était plutôt mince et ressemblait à un gros bouc. Il avait l'œil bas et semblait aussi déprimé qu'Edgar. Le plouc lui tapotait la croupe d'un air satisfait de propriétaire prospère en s'allumant une cigarette roulée. Tout à sa fierté, il reposa sa main sur la bête et lui brûla par mégarde une des pattes arrière. Le taureau s'agita aussitôt, rua, lui planta sa corne gauche dans le gras du fondement et fila toutes voiles dehors en direction de sa Camargue natale. Le plouc hurla de douleur et se mit à courir dans tous les sens. C'est devant ce tableau pittoresque qu'Edgar classa définitivement son père dans la catégorie des imbéciles. La question ne se posait même pas pour le plouc qui dut patienter un mois avant de pouvoir s'asseoir convenablement.

Edgar finit par arriver à la gare routière et monta dans un gros bus en direction de Marseille. Il paya son ticket à une femme sèche qui avait les cheveux coupés courts et parsemés de mèches rouges. Il se dirigea vers le fond du bus, s'affala sur un siège et ricana tout seul. Tout en se demandant comment on pouvait porter cette coupe, il étouffa mal un rejet sonore et s'endormit sur le coup. Abruti avait, quant à lui, sombré après sa dixième cacahuète et n'avait pas donné signe de vie depuis.

